

# LA FAUTE À ROUSSEAU

Revue de l'autobiographie - N° 75 - Juin 2017



*Exils*

« grand retour » ne peut être attendu que de l'extérieur, de la victoire des Alliés.

Leur vie, soumise au travail forcé, est sous une dépendance totale. Les informations du dehors ne leur parviennent que par le courrier qu'ils reçoivent, parce qu'ils peuvent capter des conversations ou radios allemandes, ou par la presse de collaboration généreusement distribuée.

Cet exil-là a séparé les hommes et leurs femmes. En exil s'est constituée une société d'hommes entre eux, dans la promiscuité de leurs baraques, la camaraderie des recherches de nourriture ou des divertissements montés en commun. Et aujourd'hui il faut rappeler que ce fut un exil du XX<sup>e</sup> siècle, au rythme du courrier que l'on attend, des colis reçus ou égarés, des photos et des mèches de cheveux que l'on s'envoie avec des mots d'amour.

En juin 1943 les prisonniers du « commando de travail » de mon père, comme d'autres, ont été « transformés », c'est-à-dire qu'ils ont gardé leur travail et leur camp, mais qu'ils ont touché un salaire, reçu des vêtements civils, et surtout ils ont pu, avec la seule obligation de pointer à l'usine, fréquenter les cafés, se promener dans les alentours, se mêler aux populations locales. Mon père décrit pour ses compagnons et pour lui-même le nouveau statut dans un texte de 1990 (*Analyse détaillée de mon ouvrage « Dans le creuset sudète »*): *Une liberté certes surveillée qui permettait cependant la fréquentation des autochtones et sans laquelle mon témoignage n'aurait pu avoir sa « richesse ».*

Au fil du temps, avec les améliorations de leur sort, leur vie a ressemblé un peu plus à celle de tous les exilés... Mais après le débarquement de juin 1944, ils n'ont plus aucune nouvelle de chez eux – à son retour à Paris, mon



*Fernand Rambion,  
photo pour l'affiche  
du Réfractaire  
(image A.R.)*

père téléphone en tremblant pour savoir si sa femme est encore en vie.

Et il restera une autre différence fondamentale : de même que le départ n'a pas été choisi, il n'y aura jamais eu pour eux d'autre issue envisageable que le retour, d'ailleurs ils n'ont pas eu le choix. Même si des relations ont pu s'établir, des sympathies, des amours, la province allemande des Sudètes est restée le territoire de l'ennemi, avant, redevenue tchécoslovaque, de « tomber » du côté russe.

La fin de l'exil pour les prisonniers français a été immédiatement suivie d'un autre exil de masse. Apprenant, juste avant son arrivée à Paris, la nouvelle de l'expulsion de tous les Allemands des Sudètes, mon père imagine le cortège, sur la route de leur exil, des personnes qu'il a rencontrées, pour qui il exprime une sympathie douloureusement impuissante, une fraternité d'homme rêvant de paix et de « vie véritable » pour tous les peuples d'Europe.

*Annie Rambion*

## Lettres du Congo : s'exiler pour exister

De rares mentions, dans le journal de mon arrière-grand-père Mathieu Tamet, directeur de l'agence d'Avallon des enfants assistés de la Seine (voir [www.mathieu-tamet.fr](http://www.mathieu-tamet.fr)), d'un enfant élevé dans son agence et parti

chercher fortune au Congo, m'ont donné envie de mieux le connaître. J'ai eu la chance de retrouver, dans des dossiers d'archives, plusieurs dizaines de lettres dans lesquelles il exprime à la fois son attachement à son pays et sa détermina-

tion à « devenir quelqu'un » en s'exilant.

*La Maison Daulin à Sauvigny-le-Beuréal au début du 20e s. (DR)*

En effet, cet enfant a été abandonné à sa naissance à Paris, le 22 février 1884. C'est la sage-femme qui a déclaré sa naissance et lui a inventé un prénom et un nom : Yves Honoré. Le lendemain il est placé dans le village de Sauvigny-le-Beuréal (Yonne), dans une famille qui devient son port d'attache, le « chez lui » où il reviendra régulièrement. C'est d'ailleurs sa nourrice qui viendra, en 1930, annoncer son décès à mon arrière-grand-père.

Bon élève, Yves Honoré réussit son certificat d'études primaires et fait partie des quelques enfants assistés privilégiés qui ne sont pas obligés de travailler à 13 ans : le département de la Seine finance ses études à l'École Le Nôtre de Villepreux où il obtient son CAP de jardinier en 1900. Il a 16 ans et commence à travailler dans la Nièvre. Mais il s'ennuie rapidement et, voyant ses anciens camarades partir « se faire une situation » aux Colonies, il demande à pouvoir faire de même. S'exiler pour devenir quelqu'un...

À force d'insistance auprès du directeur du service des enfants assistés et de celui de l'École Le Nôtre, il obtient d'aller en stage au Jardin tropical de Nogent-sur-Marne préparer son départ aux Colonies.

« Monsieur, je suis un enfant assisté sous votre direction ; je n'ai jamais connu ni père, ni mère, mais je voudrais, quoique étant orphelin, pouvoir me faire une situation. »

« Cher Directeur, ce serait pour moi une grande récompense de pouvoir passer 1 an ou 2 à Nogent, et partir aux Colonies après, [...] les Colonies me plaisent et je serais content de pouvoir m'y établir comme mes anciens camarades. »

Le 15 juillet 1903 il signe un contrat de 3 ans avec la Société agricole du Haut-Ogooué ; le 1<sup>er</sup> août il embarque à Bordeaux et, 35 jours plus tard, se retrouve en charge, à 19 ans, d'une plantation de cacaoyers à N'Kogo, en amont de Lambaréné (actuel Gabon).



Dans le *Bulletin* de l'association des anciens élèves de l'École Le Nôtre, il écrit le 19 octobre 1903 :

« Le climat est très malsain, je prends des précautions et je me plais très bien dans ma nouvelle situation. Nous sommes deux blancs pour conduire environ 80 noirs et une plantation de cacao de 40 hectares – celle-ci est toute nouvelle et demande beaucoup de soins.

Le terrain est propice à la végétation du cacao qui y pousse vigoureusement ; il en est de même pour quelques légumes, choux, salades, tomates, navets, radis, qui nous rendent de réels services et nous évitent d'avoir recours aux boîtes de conserves.

Nous serions très heureux si les moustiques n'étaient pas en si grand nombre, car ils nous oppriment [sic] la figure. Tout cela est dû au mauvais emplacement de la maison qui se trouve entourée d'un marais. Sur cinq blancs passés à N'Kogo, quatre sont morts et un autre agent à une factorerie vient de succomber il y a 15 jours. Il est vrai que quelques-uns n'ont pas observé les règles de l'hygiène. »

Une lettre du 18 novembre 1905 montre bien qu'il se sent seul, et exilé loin de son pays :

« Monsieur le Directeur, depuis mon arrivée en Afrique, je n'ai eu qu'à me louer de ma situation. Les fortes fièvres et autres maladies ne m'ont jamais miné, aussi, j'espère en mars prochain prendre le bateau pour la France. Quoi qu'on en dise, rien n'est aussi bon, rien n'est aussi beau que la France pour ceux qui, comme moi, retirés dans la brousse voient rarement des Européens. Par contre, dans ma solitude à N'Kogo, j'aurai eu le plaisir, au moins quand je



*Plantation de cacao à N'Kogo, Gabon, à l'époque où Yves Honoré s'y établit (DR)*

rentrerai, d'avoir réalisé des économies. Comme distraction, il y a que la pêche et la chasse. Pour cette dernière, elle est parfois dangereuse, notamment à l'éléphant et au gorille, et, si pour beaucoup d'animaux elle est un genre de sport, pour ces derniers elle est parfois trop pénible pour les Européens, étant donné le climat du Gabon. »

En mars 1909, il décrit encore au directeur de l'École les difficultés de la vie au Gabon : « Si en France vous êtes calfeutré au coin d'un bon feu, nous subissons par contre, notamment depuis novembre, une chaleur horrible. C'est la saison où tout rentre en fusion sous les rayons de l'astre puissant ; c'est la saison des bilieux hématuriques [sic] et des fièvres pernicieuses ; c'est la saison où ceux qui ne sont pas prédestinés à vivre ici vont grossir le nombre des morts inutiles échelonnés on ne sait où. »

Mais il insiste sur ses espoirs de

réussite : « La Société du Haut-Ogooué [...] m'a déjà fait une jolie situation et, si elle lance en grand les plantations, je ne désespère pas d'arriver à être quelqu'un. J'ai travaillé, il n'est que juste que j'en sois récompensé. »

Mobilisé en 1914, il participe à la reconquête française du Cameroun. Le déclin des grandes compagnies concessionnaires le conduit en 1920 à revenir en France où il commence à travailler avec un de ses camarades d'enfance de Sauvigny-le-Beuréal responsable de salles de spectacle en Charente-Maritime. Mais son envie de destin hors du commun le reprend et il se forme aux techniques de projection pour aller « faire du cinéma » au Congo belge et dans la région. Il semble qu'il y réussisse et quand il repasse dans son village nourricier, il promène fièrement amis et connaissances en voiture automobile dans toute la région.

Toutefois, à l'été 1930, il annonce son retour définitif en France. Mais il en est empêché par un « terrible accident » le 23 septembre 1930. Enterré à Libreville, il ne laisse aucune trace à Sauvigny-le-Beuréal.

J'ai entrepris de corriger cette lacune et de faire rentrer l'exilé dans son pays nourricier.

*Marie-Laure Las Vergnas*

## ARCHIVES

### Le Musée de l'Histoire de l'Immigration

À l'orée du parc de Vincennes le Palais de la Porte Dorée, annoncé par la statue d'Athéna (ou « La France colonisatrice »), invite à découvrir ses ressources, l'Aquarium Tropical ou l'ancien Musée des Colonies dont il a gardé les fresques et la décoration massive. L'heure n'est plus aux colonies et c'est au Musée de l'Histoire de l'Immigration qu'on s'intéressera, tant la conception actuelle de cette Cité de l'Immigration (on a abandonné ce pre-

mier intitulé) est riche, interactive et novatrice.

D'emblée une incursion dans le site internet du musée propose des ouvertures sur ce monde méconnu, complétée par plusieurs visites au musée, à l'exposition temporaire et à la médiathèque.

En 2007, à l'ouverture du musée, il fallait tout inventer pour retracer d'un point de vue chronologique l'histoire de l'immigration en France, depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours et, d'un